

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'en bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VII.

No. 2.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 5 centimes.  
Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 13 JANVIER 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : No. 319, Rue St. Antoine, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Le Centenaire de la défaite de Montgomery : le 31 décembre 1775; les 30 et 31 décembre 1875; Institut Canadien de Québec; Bal à la Citadelle; Le Centenaire à Québec.—Statistique.—Chiffons pour Dames : Ce qui se porte à Paris.—Nos Collaborateurs.—Vingt mille lieues sous les mers.—Les merveilles de la chimie : Un nouveau métal.—Le chauffage chez les anciens.—Le Nord-Ouest.—POÉSIE : Les fleurs de mon panier.—La confession de la Duchesse.—Le Canal de Suez.—Quelques pensées.—NOUVELLES GÉNÉRALES : Canada; Europe.—FÉLÉTON : Aventuriers et Corsaires.—Le jeu de Dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Une journée d'hiver en Hollande.—Le pont de l'avenue Girard, à Philadelphie.—Panorama de l'Isthme et du Canal de Suez.—La chasse à l'ours blanc dans les régions polaires.

## LE CENTENAIRE DE LA DÉFAITE DE MONTGOMERY

Nous n'avons pu donner dans notre dernier numéro le compte-rendu des fêtes par lesquelles Québec a célébré le centième anniversaire de la victoire qui conserva le Canada à l'Angleterre. Nous réparons aujourd'hui de notre mieux cette omission, et nous résumons ici, à titre de renseignement historique pour nos arrière-petits-neveux, la narration des événements du 31 décembre 1775 et le récit de la manière dont la mémoire en fut honorée les 30 et 31 décembre 1875. Nous empruntons au *Courrier de St. Hyacinthe* la partie historique; l'*Écriteur* nous fournit le détail de la séance du 30 et du bal du 31 décembre dernier.

### LE 31 DÉCEMBRE 1775

Il y a dans l'histoire des peuples de ces dates qui sont ineffaçables, et nous ne saurions passer sous silence celle du 31 décembre 1775, car elle est une des plus intéressantes de nos annales.

Demain, un siècle se sera écoulé depuis le jour où les colonies de la Nouvelle-Angleterre, en révolte ouverte contre leur métropole, cherchèrent à s'emparer du Canada et à planter le drapeau de l'indépendance sur la citadelle de Québec.

A l'occasion de ce centième anniversaire, nos lecteurs voudront bien jeter avec nous un regard sur cette page de notre histoire et nous laisser raconter en quelques mots le fameux siège de Québec par les Américains.

L'Angleterre, en voulant restreindre les privilèges de ses colonies américaines, entraver leur commerce par des prohibitions que les colons considéraient injustes et vexatoires, et les taxer en dépit de leurs protestations, s'était attirée leur animadversion et leur courroux. On finit par se soulever et prendre les armes pour conquérir la liberté menacée. Le Canada qui, dans les guerres de la France et de l'Angleterre, avait été le théâtre constant de la lutte, devint encore le point de mire de ceux qui désiraient faire disparaître la domination anglaise de cette portion de l'Amérique. Les colonies en révolte résolurent de s'emparer du Canada et de porter ici le théâtre de leurs opérations militaires.

Le danger devint sérieux, le congrès américain fit appel aux Canadiens et leur demanda de s'unir à lui dans son hostilité contre la métropole, et celle-ci en fut alarmée.

On se prépara de part et d'autre, et la guerre ne tarda pas à commencer. La prise des forts Carillon, St. Frédéric et St. Jean fut le signal de l'invasion du Canada par les Américains. Arnold, qui plus tard devait trahir sa patrie, et Montgomery, le même qui avait assisté au siège de Québec par Wolfe en 1759, s'avancèrent à la tête des troupes américaines vers Québec; les populations se soulevèrent d'elles-mêmes, ou restèrent neutres; Montréal et Trois-Rivières tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et le gouverneur Carleton se renferma dans sa capitale dont on commença aussitôt le siège.

Les Anglais n'avaient qu'une garnison de 1,800 hommes dans Québec dont 500 Canadiens, lorsque les Américains commencèrent le siège de la capitale. La population de la ville elle-même n'était que de 5,000 âmes. Cependant on résolut de défendre courageusement la seule place importante peut-être qui ne fut point au pouvoir de l'ennemi; on s'occupa à fortifier la ville; les remparts et les quais furent garnis de canons; aux extrémités de la basse-ville l'on dressa des barricades afin de

prévenir toute surprise, et deux barrières, défendues par une batterie masquée, furent placées au bout de la rue Champlain.

Arnold, de son côté, n'avait que 900 hommes, y compris les Canadiens sous la conduite du colonel Livingston. Cependant on occupa Beauport et la Canardière, et Montgomery établit son quartier-général à Sainte-Foye. Son dessein était de s'emparer de la ville par un coup de main, d'autant plus que le peu de soldats qu'il avait à sa disposition et le petit nombre de bouches à feu ne lui permettaient point de faire un siège régulier. La nuit du 30 au 31 décembre fournit l'occasion aux ennemis de monter à l'assaut. L'obscurité était complète, il tombait une neige épaisse et le gros vent qui soufflait empêchait tout bruit de se propager. Le sort du Canada allait donc se décider dans cette nuit même. Carleton, qui connaissait les projets des ennemis par des déserteurs, redoubla d'attention. Montgomery divisa ses troupes en quatre corps. Le premier, ayant pour chef le colonel Livingston, devait faire une fausse attaque contre la porte Saint-Jean; le second, sous la conduite du major Brown, devait menacer la citadelle, tandis que le colonel Arnold et Montgomery, avec deux autres corps chargés de la véritable attaque, devaient pénétrer dans la basse-ville et enlever, celui-là les barricades du Sault-au-Matlot, celui-ci celles de la rue Champlain.

A deux heures du matin toutes les troupes ennemies se trouvent à leur poste, le signal est donné au moyen de fusées, et l'attaque commence. Les sentinelles anglaises donnent l'alarme. Le brave Montgomery s'avance au pied de la citadelle dans un sentier étroit, rempli de glaces, où deux hommes pouvaient à peine passer de front; il conduit ses soldats à la mort ou à la victoire. Les Américains franchissent la première barrière sans difficultés. Arrivé à la seconde, l'on s'aperçoit qu'elle est défendue par une batterie de sept canons et une forte garde. Que faire? Retourner eût été s'exposer à une mort désormais inévitable; il n'y avait pas à balancer, des braves ne savent fuir. Les troupes s'élançant à l'assaut, les canons à l'instant vomissent la mitraille, la première victime de la bravoure tombe, c'est Montgomery. Le désavantage de l'étrange position où est engagée la colonne ennemie la force à se retirer. Pendant que Montgomery trouve ici une mort glorieuse, Arnold de son côté à la jambe fracassée; cependant le succès couronne pour un instant ses efforts; la colonne américaine, au nom de "Vive la liberté," fait la garde anglaise prisonnière. A la dernière barrière défendue par Dumas, les ennemis sont forcés de se replier dans les maisons, l'échelle est placée pour escalader les barricades; l'intrepide Charland, avec un sang-froid admirable, au milieu des balles, va retirer l'échelle en dedans des barricades, tant il est vrai que le courage est inné dans le cœur du Canadien comme du Français.

Carleton, averti de la défaite de Montgomery à Près-de-ville, concentre ses forces vers Saint-Roch, et enveloppe les ennemis; la colonne d'Arnold est alors faite prisonnière; les Américains sont vaincus, Québec est sauvé.

Montgomery était disparu. Après le combat, l'on fit des recherches et on trouva son corps enseveli sous une légère couche de neige. Ses compagnons d'armes, en voyant l'épée de leur brave commandant, ne purent s'empêcher de verser des larmes, car sous la cuirasse du soldat l'on trouve la sensibilité du cœur. Le gouverneur rendit les honneurs militaires aux cendres du héros, et Montgomery fut enterré avec pompe.

Les actes de bravoure ne sont jamais oubliés. En arrivant à Québec, l'œil du touriste aperçoit sur le penchant du Cap Diamant une planche portant une inscription; c'est pour indiquer l'endroit où tomba Montgomery. Touchant et pieux souvenir de l'héroïsme et du dévouement de cet homme pour son pays.

Après la défaite des Américains devant Québec, le Congrès ne se découragea pas; un second manifeste fut envoyé en Canada, promettant de nouveaux renforts; des hommes éminents vinrent même dans le pays; Franklin, Chase, Carroll sollicitèrent en vain les Canadiens à se joindre à eux. Le Dr. Carroll, jésuite, mort en 1815 évêque de Baltimore, fut envoyé auprès du clergé canadien sans plus de succès, et l'on dut enfin renoncer à tout espoir de s'emparer de cette importante colonie.

Ce siège de Québec est encore présent à la mémoire du peuple Canadien, car à peine trois vies d'hommes se sont depuis écoulées et la génération présente a connu quelques-uns de ceux qui furent les témoins de l'invasion. En-

fant, nous avons entendu notre grand-père paternel nous raconter qu'il avait vu revenir du siège les débris épars de l'armée américaine.

L'Angleterre dut à cette époque la conservation de sa colonie du Canada à ses sujets canadiens-français, comme plus tard à Châteauguay, leur fidélité et leur bravoure devaient protéger le drapeau britannique contre les balles de l'armée des Etats-Unis.

### LES 30 ET 31 DÉCEMBRE 1875

#### INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC

La séance donnée hier au soir dans la Salle Victoria, sous les auspices de l'Institut Canadien, en l'honneur du Centenaire, avait attiré un nombreux auditoire et a eu plein succès. La salle était décorée de la façon la plus heureuse et avait un aspect tout militaire. On n'y voyait que drapeaux et fusils, au milieu desquels le drapeau de Carillon occupait la place d'honneur. Sur le devant de la tribune d'où les orateurs adressaient la parole, brillait l'épée de Montgomery.

A sept heures et demie, le président de l'Institut, M. J. F. Belleau, a pris le fauteuil ayant à sa droite Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur et Madame Caron, le Col. Strange, le Maire, M. Owen Murphy; et à sa gauche, Mgr. l'archevêque de Québec, l'hon. M. Cauchon et Madame Cauchon, M. le juge Taschereau et Mme Taschereau, Sir Narcisse Belleau, etc. Dans la salle on remarquait M. Joly, M. le consul de France, l'hon. M. Ouimet, M. Laurier, etc. . . .

Après l'ouverture jouée par le corps de musique de la batterie B, M. L. P. Turcotte a lu une étude très-bien faite sur l'*Invasion du Canada et le siège de Québec par les Américains en 1775*. L'auteur a su condenser dans un récit bien ordonné tous les faits de nature à éclairer cet épisode de notre histoire. Il a commencé par un résumé, complet dans sa concision, des grandes époques de notre histoire jusqu'à 1775; puis il a bien raconté avec détail l'invasion et en a bien marqué les diverses phases et le caractère.

La *Vision de Montgomery*, composée et lue par M. Pamphile Lemay, est un très-beau morceau de poésie. Il y a dans cette pièce du souffle, de la grandeur, une inspiration soutenue, de belles images. On sentait que le poète s'était contenu pour ne pas laisser sa verve déborder son sujet. Il avait gagné à cette mesure forcée une double énergie d'expression. Ce morceau restera, et on le relira avec plaisir et émotion.

La palme de la soirée, cependant, a été pour M. Henri T. Taschereau, dont le discours fin, sensé, tour à tour spirituel et éloquent, a plu infiniment à tout le monde. On en a admiré le style élégant et facile, le ton digne; on a été frappé de la justesse des appréciations.

#### BAL A LA CITADELLE

Les réunions auxquelles a donné lieu le centenaire de 1775, ont été brillamment couronnées par le bal costumé à la Citadelle. Dans cette commémoration historique la première place devait naturellement appartenir à la vieille forteresse sauvée en 1775 par l'héroïsme de ses défenseurs, et on pouvait être sûr d'avance que le Col. Strange ne la laisserait pas usurper. Il a eu l'heureuse idée de donner un bal dans lequel les invités figuraient autant que possible dans les costumes de l'époque glorieuse que l'on célébrait. Cette évocation des plaisirs d'autrefois, cette restauration des salons disparus à eu complet succès; et par moment, lorsque les habits noirs s'éloignaient pour ne pas chasser l'illusion, on se serait cru dans les appartements de Lord Carleton.

Il faut avouer que ce n'était pas mince entreprise que de rendre ainsi la vie et l'animation à un coin du passé, et de nous donner un si rare spectacle. On ne s'est épargné aucune peine pour ressaisir et rendre l'image à demi-effacée dans son cadre. Les décorations, faites sous la direction du capt. LaRue, étaient de fidèles reproductions et de gracieux ornements.

Un peu avant minuit, on a entendu retentir la trompette et tout à coup est apparu à la porte de la salle du bal donnant sur le cap, un peloton de la garde qui a défilé au milieu de l'élégante réunion, sous le feu de tant de brillants regards, avec autant d'impassibilité que sous la mitraille de l'ennemi. Les dames, de leur côté, ont bravement gardé leur calme et leur joyeuse sérénité.

Parvenue au haut de l'escalier, la garde a fait halte et le bombardier Dunn, qui jouait le rôle d'un des héros de 1775, le sergent Hugh Mc-

Quarters, a adressé la parole au col. Strange qui se tenait en costume d'un commandant d'artillerie de 1775, au bas des marches, entouré d'un frais bataillon de jolies héroïnes. Le colonel a répondu en vers bien sentis. Ceux qui ont vu ce tableau historique ne l'oublieront pas. Aussitôt après, les danses ont repris comme de plus belle, le plaisir a remplacé l'émotion, et la polka, la guerre.

Il faudrait la plume d'un artiste pour décrire les toilettes variées et charmantes dont le souvenir tourbillonne dans la mémoire. Un brillant officier du dernier siècle, revenant au monde, aurait pu se croire éveillé du matin. Il aurait repris sa cour interrompue auprès des belles, retrouvé ses braves camarades, et pensé seulement, à part lui, que, depuis la veille, les danses étaient bien changées!

Les dames portaient avec une grâce parfaite les toilettes d'une autre époque, et ce léger travestissement ajoutait un charme nouveau à leur beauté. Savoir être jolie à cent ans de distance, porter à ravir la mode inventée pour nos grand-mères, c'est merveille. Les hommes se tiraient d'affaire avec un peu plus de difficulté; ils semblaient d'abord un peu gênés dans leurs costumes, mais, la danse aidant, cet instant d'hésitation a bientôt disparu. Ils sont promptement redevenus irrésistibles; les lauriers d'il y a un siècle ont disparu sous les lauriers d'aujourd'hui.

La société québécoise doit grande reconnaissance au Colonel Strange pour lui avoir offert un spectacle si nouveau et si recherché, et lui avoir procuré un si délicat plaisir. Le souvenir du brillant exploit de 1775 restera cher aux amis de la gloire; mais nous ne savons vraiment si, dans la mémoire des dames et des danseurs, le souvenir du bal du 31 décembre 1875 n'éclipsera pas le grand événement historique. Dans tous les cas, pour bien apprécier deux occurrences si différentes et être juste à l'égard de tout le monde, on peut dire qu'on a aussi bien dansé le 31 décembre 1875, qu'on s'était bien battu le 31 décembre 1775.

#### LE CENTENAIRE A QUÉBEC.

La maison de la rue S. Louis, où mourut le Général Montgomery, fut couverte de décors, et le pavillon américain en drapait les quatre coins. Le soir du 31 décembre, elle fut illuminée, et la garnison de la citadelle vint la saluer. L'inscription suivante était placée sur la façade de la maison :

"Ici mourut il y a cent ans le Général Montgomery, qui tomba en voulant planter le drapeau américain sur les plaines d'Abraham. Honneur à sa mémoire. Dieu sauve la Reine (God save the Queen.)"

A minuit, une salve de cent coups de canon fut tirée de la citadelle, pour célébrer la victoire que remportèrent les armes anglaises à pareille heure, il y a 100 ans.— Au même instant, à Washington, New York et dans les autres villes des Etats-Unis, la voix du canon et des cloches annonçait la naissance de la centième année de l'indépendance des Etats-Unis.

#### LES CANADIENS DE L'OUEST

CHARLES DE LANGLADE

XX

Un traiteur anglais du nom de J. Long, qui visita la Prairie-du-Chien dans l'été de 1780, à l'époque de la guerre anglo-américaine, en compagnie de vingt Canadiens, dit qu'il y avait alors à cet endroit une ville très-remarquable, bâtie à la manière indienne, et que les trafiquants indiens y avaient déposé leurs fourrures sous la garde du capitaine *Langlad* (Langlade), interprète du roi (1). Avant d'arriver à la

(1) *Voyages chez différentes nations de l'Amérique Septentrionale*, par J. Long, trafiquant et interprète de langues indiennes. Traduit de l'anglais par J. B. L. J. Billecoq.